



J. Yanssens.

La Ste Vierge recevant le voile de Véronique.



PENSEE DOMINANTE

La Messe — La Cène.



mesure qu'il approche du moment solennel, où, sans rien changer aux apparences, le corps et le sang de Jésus Christ prendront la place du pain et du vin, la prière du prêtre devient plus pressante et revêt une forme plus mystique: *«Daignez faire, dit-il, ô Dieu, nous vous en prions, que cette oblation soit en toutes choses bénie, légitime, ratifiée (il accompagne chacune de ces épithètes d'un signe de croix tracé à la fois sur le calice et sur l'hostie), raisonnable et agréable, en sorte qu'elle devienne le corps et le sang (ici encore deux signes de croix, l'un sur l'hostie, l'autre sur le calice) de votre Fils très cher, Notre Seigneur Jésus-Christ.»* Saint Ambroise qualifie ces paroles de «célestes» et leur attribue une vertu singulière.

Le Concile de Rome, en 1079, imposa à Bérenger une proposition de foi ainsi conçue: « Moi, Bérenger, je crois de cœur et je confesse de bouche que le pain et le vin sont substantiellement changés en la vraie, propre et vivifiante

chair de Jésus-Christ et en son sang par le moyen de la prière sacrée et par les paroles de notre Rédempteur. »

Est-ce à dire que la transsubstantiation soit en partie l'effet de la prière que l'Eglise fait dire au prêtre avant la consécration ? Non, sans doute, si l'on entend par là que les paroles de Jésus-Christ n'auraient point, sans cette prière, la vertu nécessaire pour changer le pain et le vin en son corps et en son sang. L'Eglise prie, et c'est Jésus-Christ seul qui agit, mais Jésus-Christ n'agit qu'à la prière de l'Eglise. Non seulement il emprunte les lèvres du prêtre, pour prononcer les paroles sacramentelles et opérer par ces paroles le « *mystère de foi* » et d'amour, mais encore il exige, pour agir, la volonté expresse de l'Eglise. Il ne suffit pas que les paroles créatrices du sacrement de son corps et de son sang soient prononcées d'une manière quelconque, pour réaliser ce qu'elles signifient, il est, de plus, nécessaire que l'Eglise veuille user du pouvoir que lui a légué Jésus-Christ, et que le prêtre qui la représente s'inspire de cette même intention. Sans cette condition indispensable la parole de Jésus-Christ n'effleurerait même pas les éléments du pain et du vin, elle se dissiperait aussi vaine et aussi impuissante à transsubstantier le pain et le vin que la parole de l'homme.

Le prêtre prie donc au nom de l'Eglise, avant de parler avec autorité au nom de Jésus-Christ; il prie, et dans sa prière, il exprime l'intention, les désirs et les vœux de l'Eglise: il invoque sur le pain et le vin la Toute-Puissance qui doit « *en faire le corps et le sang de Jésus-Christ.* » Sa courte prière n'est qu'une ardente supplication, mais on dirait, aux signes de croix qu'il multiplie en la récitant, qu'il veut la transformer en une formule sacramentelle. C'est le sacrifice de la croix qu'il va renouveler et c'est le sens du geste sacré qu'il répète jusqu'à cinq fois. Qu'est-ce ce prêtre et que peut-il ? Et il va faire un Dieu ! Certes, cette pensée serait capable de troubler sa raison, si la foi

qui le met en présence de ce formidable mystère, ne lui montrait dans le souvenir toujours présent de la mort de Jésus-Christ le fondement de toutes ses espérances et la



raison de tout ce qu'il ne peut comprendre. La croix ou plutôt l'amour qui y a attaché un Dieu, nous explique tout, même ce pouvoir incompréhensible donné à un

homme de commander à Dieu, et de réduire aux proportions et aux formes d'un peu de pain et de vin.

Mais, avant d'exercer un tel pouvoir, le prêtre demande à Dieu que « *son oblation* » soit « *bénie en toutes choses et par-dessus toutes choses,* » c'est-à-dire qu'elle soit l'objet d'une parole qui ait tout l'effet qu'on peut attendre de la parole de Dieu, la bonne parole par excellence. La parole de Dieu, fait tout ce qu'elle dit; la parole de Dieu c'est sa volonté, et Dieu peut tout ce qu'il veut.

« *Que cette oblation soit bénie, ô Dieu,* » que ce pain et ce vin deviennent le corps et le sang de votre Fils parce que vous le voulez, et qu'après avoir été consacrés, ils servent à nous sanctifier. C'est ainsi que votre bénédiction aura tous ses effets, et dans le sacrement ou le mystère de votre Eucharistie, et dans nos âmes. En bénissant cette oblation, comme nous vous en prions, vous l'accomplirez vous-même *selon le rite éternel* que vous avez fixé. Toujours la même dans son essence invariable elle satisfait *votre justice* elle remplit *les desseins de votre sagesse et de votre miséricorde; elle est la seule qui mérite d'être agréée pour elle-même.*

Après avoir ainsi exprimé formellement l'intention de l'Eglise et la sienne, en demandant à Dieu que le pain et le vin « deviennent le corps et le sang de son Fils très cher, Notre-Seigneur Jésus-Christ, » le prêtre raconte à Dieu, aux anges et aux hommes, avec la simplicité et la concision propres au sublime, l'institution de l'Eucharistie à la dernière Cène.

Avantages spirituels offerts à nos Abonnés.

1. Ils ont part à *une messe célébrée chaque semaine, soit 52 Messes par an*, à leurs intentions, pour les vivants et pour les défunts. Ils participent, en outre, à toutes les prières et bonnes œuvres de la Communauté du T. S. Sacrement.

2. Ils ont part, après leur mort, à un *Service solennel*, célébré chaque année, à perpétuité, dans le cours de novembre.

3. Nos abonnés ont le mérite de soutenir l'Œuvre de l'Exposition perpétuelle du T. S. Sacrement dans notre Sanctuaire.



Trois fois éteinte... Trois fois rallumée...

HISTOIRE D'UNE LAMPE DU SANCTUAIRE

— LE JEUDI-SAINT —

LE 20 mars 1913, dans une chapelle de France, l'office du Jeudi-Saint étant ternimé, deux religieuses restaient en adoration devant l'Hôte divin du reposoir. Une troisième était occupée à remettre en place, à la sacristie, les ornements et divers objets ayant servi à la cérémonie.

En passant devant l'autel dégarni et le tabernacle vide et ouvert, cette religieuse descend la suspension pour éteindre la veilleuse devenue inutile, puis elle continue ses rangements.

Bientôt après, elle revient et est assez étonnée de trouver la veilleuse allumée; elle la souffle de nouveau en se disant qu'elle croyait bien l'avoir déjà fait, et elle reprend ses allées et venues.

Repassant au bout d'un instant, elle voit encore briller la petite lumière. Mais je n'y suis plus! se dit-elle. Qu'est-ce que je deviens? Je crois faire une chose et je ne la fais pas!

Dans son trouble, elle songe plutôt à s'accuser elle-même, et, cependant, elle est obligée de se rendre cette justice que, pour la cérémonie, elle a dû pourvoir seule à

une quantité de détails: elle a eu le souci des intonations du chant, d'une distribution de cierges pour la procession, et de tout cela elle n'a rien oublié, preuve qu'elle est bien à son affaire.

Sans perdre courage, elle souffle une troisième fois la veilleuse et, son travail de sacristie étant terminé, elle quitte la chapelle.

Après un moment d'absence, elle revient, mais alors pour se mettre en prière, à sa place habituelle. Ses regards s'étant dirigés vers l'autel, elle aperçoit un petit scintillement, en dehors des lumières du reposoir. C'était toujours la même petite flamme de la suspension.

Ainsi trois fois éteinte, la lampe du sanctuaire s'était spontanément rallumée trois fois.

Stupéfaite, la religieuse se demande ce que cela signifie, lorsqu'une pensée lui traverse l'esprit comme un trait: « Mais ce sont les anges qui la rallument ! » Elle se lève, se dirige vers l'autel, en monte les degrés et regarde dans l'intérieur du tabernacle pour voir si toutes les saintes Espèces ont bien été retirées. Elle croit alors apercevoir une hostie dans la lunule de l'ostensoir! Elle ferme le tabernacle et attend le chapelain qui ne tarde pas à venir. Mis au courant de ce qui se passe, celui-ci constate qu'en effet il y a bien une hostie dans la lunule.

Tout s'explique aux yeux de la religieuse. Puisque Notre-Seigneur était resté là, dans le tabernacle, il fallait bien qu'il y reçut l'honneur qui lui est dû. Le chapelain procède alors à l'enlèvement de l'hostie avec le cérémonial d'usage. La veilleuse est alors éteinte une quatrième fois et cessa de se rallumer.

Ce fait n'est-il pas une preuve bien gracieuse et bien impressionnante de la présence réelle, et en même temps une belle consécration de la règle liturgique qui veut qu'une lampe brûle toujours devant le Très Saint Sacrement ?

Le prochain Congrès



DE LOURDES.

Le 8 décembre 1913 a inauguré la soixantième année qui passe, depuis que fut proclamé le dogme de l'Immaculée Conception de la Très Sainte Vierge.

La France donnera, pour sa part, à cette année jubilaire, un éclat particulièrement solennel et impressionnant. Lourdes, en effet, quelques mois avant cette date glorieuse, accueillera le Congrès eucharistique international. Ainsi, le majestueux et très doux sanctuaire, où Dieu pour ainsi dire, voulut contresigner la promulgation du dogme, rassemblera, en cette année bénie, les représentants du monde catholique accourus pour fêter le Très Saint Sacrement de l'autel.

Ce Congrès eucharistique offrira, d'ailleurs, par lui-même, un caractère tout spécial de lustre et d'importance. Il marquera, lui aussi, un jubilé, dans cette série de manifestations solennelles en l'honneur de la Très Sainte Hostie. Ce sera la vingt-cinquième de ces magnifiques assemblées qui, après d'humbles commencements, remuent aujourd'hui les peuples de la terre. Et c'est précisément pour fêter cet anniversaire dans le pays même d'où germa l'institution des Congrès Eucharistiques, que ces assises, après avoir éclairé la plupart des nations de l'Europe et jusqu'aux rivages du Nouveau Monde, reviennent, en 1914, sur le sol de notre patrie.

Mais comment y préparer les fidèles ?

La réponse à une telle question n'est point du ressort d'un simple laïque.

Aussi, me bornerai-je, en ce moment à rappeler et à souligner les désirs de l'autorité religieuse.

Ces désirs, on en trouve l'expression dans la prière autorisée, qui est répandue pour obtenir de Dieu le succès de l'assemblée de Lourdes. On y engage instamment les âmes pieuses à demander au ciel « que la communion fréquente et quotidienne soit en honneur dans tous les pays du monde et que le règne social de Jésus-Christ soit partout reconnu ».

Le règne social de Notre-Seigneur, n'est-ce pas la préoccupation maîtresse des esprits surnaturels et la suprême nécessité de notre temps ?

C'est aussi l'idéal que s'efforcent d'atteindre les Congrès eucharistiques. Ils exaltent, en manifestations solennelles et en études approfondies, cette royauté divine. Ils exhortent les peuples à la proclamer.

Déjà, frayant la route aux gouvernements, plusieurs évêchés ont répondu à cet appel. En Belgique, en France, au Canada, en Colombie, des hommages, qui, pour n'être pas encore officiels, revêtent déjà cependant un caractère national, se sont élevés vers le Christ-Roi. Le Congrès de Lourdes, à ce moment salubre et irrésistible, apportera sans aucun doute un élan nouveau.

Mais n'oublions pas que, pour chacun des catholiques en particulier, le meilleur moyen de hâter l'avènement du règne social de Notre-Seigneur, c'est de procurer à ce divin Roi des sujets fidèles. N'y aurait-il pas, en effet, quelque illogisme et même une certaine hypocrisie, quand on réclame un souverain pour les autres, à lui refuser personnellement la pleine obéissance ?

Et c'est pourquoi la prière préparatoire au Congrès de Lourdes unit étroitement ces deux termes : le règne social de Notre-Seigneur ; la communion fréquente et quotidienne.

La communion fréquente et quotidienne, c'est le grand moyen, tout ensemble immortel et opportun, par lequel chacun de nous, en même temps qu'il se proclame et se

constitue le sujet de Jésus-Christ, se met en mesure d'attirer ses frères aux pieds du Roi divin.

Dieu veuille que, à la voix de nos chefs religieux, le Congrès de Lourdes reçoive, pour fondements surnaturels, au cours des sept mois qui nous séparent encore



de son ouverture, des millions de communions ferventes! Alors, soulevé par cette incomparable puissance de prières, il crierait jusqu'à Dieu notre détresse et notre auro-ration...

FRANCOIS VEUILLOT



Une Messe du Jeudi-Saint en 1794.



LE jeudi-saint de l'année 1794, quarante-six prêtres des diocèses d'Autun, de Nevers et d'Angers étaient entassés près de Nantes dans la cale d'un vieux navire. Ils attendaient la mort. « Un d'eux, ayant conservé des morceaux de pain à chanter, conçut le projet de faire célébrer les saints mystères dans ce cachot, à l'imitation des confesseurs et des martyrs de la primitive Eglise dans les catacombes. Ce dessein fut communiqué et adopté avec la plus vive satisfaction.

« On était alors au commencement de la semaine sainte, et cette auguste cérémonie fut fixée au jeudi-saint, jour de l'institution du sacerdoce et du sacrement adorable de nos autels. Tous se préparèrent par le sacrement de pénitence, et l'on doit ici l'hommage le plus glorieux à la mémoire

de sept assermentés qui restaient encore : ils acceptèrent avec joie cette occasion de réparer leurs fautes, et leur mort héroïque n'a laissé à leurs confrères édifiés qu'un souvenir consolant et l'assurance de leur béatitude.

« L'autel fut dressé sur des tonneaux, on acheta du geôlier du vin de Bordeaux; un verre servit de calice; une serviette coupée fit des linges sacrés; le pain à chanter des hosties. Il ne manquait qu'un marbre et des ornements, mais on se crut, avec raison, dans la position même des martyrs des premiers siècles et tous les obstacles furent levés.

« M. Mallapart, curé et archiprêtre de Luzy, diocèse d'Autun, assisté de ses deux vicaires, MM. Durand et Saclier, célébra la sainte messe et fit un discours des plus pathétique : plusieurs fois les larmes, les sanglots de ses auditeurs l'interrompirent.

« Avant la communion générale, les sept assermentés firent leur rétractation... On s'attendrit de nouveau avec eux et tous confondirent leurs gémissements et leur componction. Un des prêtres, M. Berthault, curé d'Autun, fit sentinelle sur le pont pendant cette auguste action et revint participer à la sainte communion.

« Qu'on se retrace la joie, le courage et l'intrépidité de ces quarante-six confesseurs de la foi ! A l'exemple des Apôtres au sortir du Cénacle, ils étaient prêts à tout braver pour la foi ; ils se glorifiaient de leurs chaînes, plaignaient ceux qu'ils avaient laissés dans le monde, jouissaient par avance du bonheur des saints et s'estimaient trop heureux d'avoir été jugés dignes de souffrir pour la cause glorieuse de la religion. Rien, oh ! rien n'égalait leur contentement dans ce beau jour. Les autres étaient morts dans les mêmes sentiments.

« Le soir de ce jour à jamais mémorable, M. Moreau, curé et archiprêtre de Château-Chinon, diocèse de Nevers,

fit le discours d'actions de grâces et captiva l'attention et l'intérêt. Le lendemain, N. Gatey, ex-jésuite, fit le discours le plus touchant sur la Passion... »

Tous ces prêtres magnanimes acceptaient avec joie leur sort épouvantable. Quelle était leur force ? *La sainte Eucharistie.*



➤ Pour le Saint-Sacrement ◀

DANS un petit village du département des Vosges, vivait du fruit de son travail une pauvre dentellière; elle était pieuse et communiait souvent. Depuis longtemps, elle remarquait que le voile du saint Ciboire était vieux et usé: un jour, elle vint trouver son pasteur et lui dit:

— Monsieur le Curé, permettez-moi de vous demander si vous ne pourriez pas remplacer le voile du saint Ciboire, il est vieux.

— C'est vrai, répondit le prêtre, j'y ai pensé, mais la fabrique est bien pauvre, et pour le moment nous avons à faire des dépenses plus urgentes.

La dentellière soupira:

— Mais combien coûterait donc un voile convenable ?

— Environ 36 francs.

Elle n'objecta plus rien et repartit. Le lendemain, elle revient et dit :

— Monsieur le Curé, si vous voulez m'attendre un an, je vous remettrai 36 francs pour le voile en question.

— Mais, ma fille, je voudrais bien savoir comment vous vous y prendrez !

— Monsieur le Curé, c'est mon secret.

A la fin de l'année, elle apporte la somme promise.

— Maintenant, lui dit le prêtre, me direz-vous votre secret ?

— Volontiers: eh bien! j'ai été inspirée de me priver de ma tasse de café le matin, pendant un an. Cette tasse de café me coûtait 10 centimes; calculez, s'il vous plaît, Monsieur le Curé: 3 francs par mois, cela fait bien 36 francs par an.

Le bon prêtre, tout ému, accepta l'aumône et acheta un beau voile.

Ce trait touchant a été raconté par le curé lui-même.

La Sainte Vierge recevant le voile de Véronique

—•••••—
(Voir notre gravure)

APRÈS les cruelles angoisses du Calvaire, Marie vécut retirée dans la demeure du disciple bien-aimé. Les saintes Femmes et les Apôtres lui prodiguaient leurs soins empressés; car ils craignaient de perdre celle qui devait être leur guide et leur soutien.

Cependant, au milieu de ses souffrances, Marie repassait en son esprit les horreurs de la Passion. En revoir les diverses insignes était l'objet de ses ardents désirs. Notre gravure représente une de ces scènes attendrissantes. Déjà la mère des douleurs a reçu la sanglante couronne; elle la conserve toujours présente à ses regards, exposée sur un blanc tissu. Mais voici Véronique suivie d'une servante portant un riche coffret. D'une main respectueuse, elle en retire le linge précieux sur lequel Jésus avait imprimé les traits de sa figure endolorie. A peine la Vierge a-t-elle aperçu la sainte Face qu'elle tend les bras, s'élançant vers cette image adorable. Elle la reçoit, la contemple... Cette figure, c'est bien celle qu'elle a vue souillée sur la route du Golgotha. Ces épines qui percent son front; le sang qui en jaillit et coule à flots sur ses joues décolorées; ces meurtrissures, elles les a toutes vues; elle les reconnaît toutes. Aussi avec quel accent de tendresse ses yeux se fixent sur ce portrait! Avec quel amour, ses lèvres y déposent un baiser maternel!

Saint Jean soutient la Vierge émue. Les sentiments qu'elle éprouve, il les ressent lui-même, et son cœur se emplit de compassion pour son Maître. Saint Pierre reconnaît aussi cette figure. Ainsi il la vit au sortir du Pré-

toire. A ce souvenir il recule à l'écart et pleure amèrement sa faute. Marie Madeleine se rappelle son pardon; et la face contre terre, elle verse encore des larmes sur ses péchés. Telle est en résumé l'explication de ce tableau.

Chers lecteurs, vénérons avec Marie l'image de Jésus souffrant. Ou mieux: adorons-le dans l'Eucharistie, véritable mémorial de sa Passion. Venons à la Table sainte le recevoir. Par cette intime union, il imprimera dans notre cœur les stigmates de ses souffrances... Laissons-nous attendrir par les humiliations que le Dieu de l'Hostie endure pour nous, et... soyons désormais fidèles à son amour.

Enfant apôtre dans la famille.

UN petit garçon, qui venait de faire sa Première Communion, se désolait de voir que son père et sa mère n'allaient *jamais à la messe*; il les avait priés, suppliés, mais en vain. Alors que fit-il? Il se mit à aller à la messe deux fois par semaine, *une fois pour son père, une fois pour sa mère*; celle-ci s'aperçut de ses sorties matinales et régulières et le suivit, un matin: l'ayant attendu au sortir de l'église et voyant quelques traces de pleurs sur son visage, celle-ci se trouble et questionne l'enfant.

« Que viens-tu faire ici si souvent? »

L'enfant lui sauta au cou.

« Mère, dit-il, hier c'était pour le père, aujourd'hui c'est pour toi. »

On devine le reste. Le dimanche suivant, l'ange radieux était à la messe *entre son père et sa mère*.



SUJET D'ADORATION

Adoration de la Sainte Croix.

I. — Adoration.

Adorons, avec la Sainte Eglise, la Croix empourprée du sang du Sauveur, comme notre espérance et notre salut.

Soyons heureux de lui offrir nos hommages, mais comprenons les desseins de l'innocente et adorable Victime.

Les honneurs que lui rend un pieux Empereur en la replaçant au sommet du Calvaire, ceux que lui rend la sainte Eglise, ne sont qu'une partie du culte qui lui est dû.

Notre-Seigneur veut surtout l'exalter dans nos cœurs par la conformité de notre vie avec la sienne constamment souffrante et mortifiée.

O Jésus, votre volonté, c'est la nôtre. Venez, Epoux de sang, pour nous crucifier spirituellement avec vous. A l'exemple de votre Apôtre, nous n'ambitionnons pas d'autre gloire: *«A Dieu ne plaise que je me glorifie autrement que dans la croix de Jésus-Christ!»*

Il était vraiment savant dans la science suréminente de la Croix, le grand Apôtre qui tenait ce langage... C'est en effet une vérité incontestable que nous ne pouvons faire notre salut, que par la vertu toute-puissante de la Croix.

Aussi le même Apôtre déclarait-il aux Corinthiens, *«n'avoir voulu savoir qu'une chose parmi eux, Jésus, et Jésus crucifié»* leur faisant entendre par là que les autres connaissances nécessaires sont renfermées dans celle-là, et que, sans cette connaissance, tout le reste n'est qu'erreur et vanité.

C'est en effet au mystère de la Croix que nous devons d'abord la connaissance la plus parfaite de Dieu: là, paraissent empreints d'une manière admirable les caractères de sa *sainteté*, de sa *justice*, et de sa *miséricorde*. Là encore, nous est révélée la dignité de notre âme, son origine, sa grandeur, sa destination éternelle. C'est là encore que nous sont données les leçons des sublimes vertus dont la pratique sérieuse et constante nous vaudra le bonheur du Ciel.

☩ O Jésus crucifié, vous serez notre unique Maître: rendez-nous dociles à vos enseignements!

II. — Actions de Grâces.

Venons avec empressement recueillir les enseignements de la Croix.

I. Que nous dit-elle de la *Sainteté* de Dieu ?

Elle nous dit que c'est là son attribut essentiel, sa perfection propre. Sa Sainteté brille partout. Mais où cette vérité que Dieu est saint paraît-elle mieux que sur la Croix ? Que des hommes qui ont péché périssent, que des villes coupables soient anéanties, que le monde entier, s'il a été infidèle, soit détruit par un déluge, certes, ce sont là des preuves sans réplique de la sainteté de Dieu qui les punit ; mais quand je vois le Fils de Dieu, l'Éternel lui-même, trappé, meurtri, brisé, attaché à un bois infâme, expirant comme un criminel, en punition d'attentats qu'il n'a pas commis, je ne puis que m'écrier : « Oui, Dieu est saint, Dieu hait essentiellement le péché, il l'a en abomination, puisqu'il le punit même dans son Fils ! »

II. Il en est de même de la *Justice*. L'homme a péché. Comment réparer l'outrage fait par le péché à un Être infini, dont rien ne borne l'immensité, la grandeur ? Où trouver une victime capable de réparer l'outrage ? Où trouver cette compensation, cette satisfaction équivalente et propre à contenter pleinement la justice d'un Dieu ? — *Sur la Croix, la Croix seule !* Là je vois un Être infini qui s'offre à un Être infini, des mérites infinis opposés à une offense infinie ! Un Dieu s'immolant, se sacrifiant, répandant son sang, et mourant enfin pour réparer l'honneur d'un Dieu ! Ainsi se trouve vengée la justice divine.

III. Et dans ce *Sacrifice*, quelle *miséricorde*, quelle immense charité me découvre encore le mystère de la Croix !

Qu'avait besoin Dieu que l'homme fût heureux ? Il en avait été outragé : il pouvait le punir, le laisser à son sort malheureux, le précipiter dans les abîmes éternels, le vouer à tous les supplices ; il l'avait bien mérité ; mais non, ses entrailles s'émeuvent de compassion ; et son Fils s'offre en holocauste pour le salut des hommes !

IV. Venons en outre demander à la Croix de nous révéler le prix de notre *âme* que la sagesse humaine ignore complètement. Elle nous dira que, formée à l'image d'un Dieu, créée par amour, dans un état de justice et de sainteté, destinée à partager la gloire et le bonheur de Dieu même, mais déchue de cette

grandeur originelle par sa révolte et sa désobéissance, c'en était fait d'elle pour l'éternité, que l'enfer et toutes ses horreurs seraient devenues à jamais son partage, mais qu'une Victime pure et sainte se plaça entre elle et la justice divine, et arrêta les coups de sa colère; or, cette victime est celle que la Croix nous présente! Oh! qu'elle est donc grande l'âme pour laquelle un Dieu est descendu dans cet abîme d'humiliations! Et qu'il nous importe de la sauver à tout prix!

Unissons nos actions de grâces à celles des Saints du ciel, perpétuellement appliqués à remercier le Seigneur du bienfait inestimable de la Rédemption.

III. — Réparation.

Il faut *étudier* la Croix de Jésus, le livre des élus. Il faut surtout la porter. C'est là une obligation inséparable de toute profession de christianisme. «C'est là votre vocation», dit S. Pierre «Vous êtes les disciples d'un Dieu qui a souffert pour vous, et qui vous a laissé son exemple, pour que vous marchiez sur ses traces.» Et il doit en être ainsi, car «le disciple n'est pas au-dessus du Maître». Jésus-Christ a porté la croix: il nous faut la porter à notre tour.

— Cette doctrine est sévère, mais elle est exacte, car elle est toute fondée sur l'enseignement du Sauveur, et en tout conforme à son Evangile: «Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il porte sa croix!» C'est que par elle nous sommes enfantés à la vie de la grâce, et qu'en elle seule est l'espérance de notre avenir.

Si nous refusons de porter la Croix, si nous ne voulons pas souffrir avec lui, quel autre moyen nous reste-t-il d'expier les fautes passées, et d'en éviter de nouvelles?

La Croix est aussi le seul moyen de *persévérance*. A la Croix Dieu donne la grâce. A la Croix seule, il promet la gloire de la vie immortelle.

Que cette obligation est peu comprise! On veut bien souffrir; mais on voudrait se choisir à soi-même le genre et la mesure de ses souffrances.

On comprend la nécessité de porter la croix avec Jésus-Christ mais on ne voudrait la porter que peu de temps, comme Simon le Cyrénéen; de là tant de murmures, tant de lâchetés qui détruisent toute la vertu de la Croix.

Que la nature se révolte, il n'y a pas lieu d'en être surpris. Jésus permet bien à son Cœur d'homme de s'attrister à la vue

du calice d'amertume que lui présente son Père... mais que les premières émotions fassent place aux impressions si douces et si persuasives de la grâce. Disons avec Jésus: «*Père, non notre volonté, mais la vôtre!*»

Recevons le calice, tel que la main de Dieu le présente. C'est un breuvage amer, mais il est salutaire.

C'est là un merveilleux moyen de réparation pour soi et pour les autres.

IV. — Prière.

Notre résolution est prise, ô Jésus, nous voulons marcher à votre suite dans le chemin du Calvaire. Pussions-nous vous imiter dans la patience avec laquelle vous souffrez, dans la magnanimité, avec laquelle vous acceptez toutes les douleurs, dans la persévérance avec laquelle vous avez consommé votre sacrifice!

Pour sauver le monde, il suffisait d'une larme, d'un soupir, d'un acte de votre volonté! et vous avez voulu, ô aimable Sauveur, souffrir tous les maux ensemble, et cela uniquement par amour! Pourrions-nous, après cela, refuser de boire au même calice? Soldats de Jésus-Christ, notre Chef s'est jeté le premier dans la mêlée, hésiterions-nous à le suivre?... Il est mort sur la croix, pourrions-nous décliner l'honneur de porter la nôtre jusqu'à la fin de la vie? Ne redoutons plus les souffrances que la Croix apporte avec elle. Le joug du Seigneur est plus doux que nous ne pensons. Jésus commande des sacrifices nécessaires, mais, sans cesse, il en adoucit la peine par son tendre amour, il commande le renoncement, mais il fait trouver à l'âme détachée d'elle-même plus de trésors qu'elle n'en posséda jamais dans ses attaches. Il ordonne à ceux qui veulent le suivre de porter le poids de chaque jour, mais il change cette croix en un joug doux et en un fardeau léger. Et que de fois ne se contentent-ils pas de la moindre bonne volonté de nos cœurs, et ne récompense-t-il pas nos plus faibles efforts par des consolations surabondantes?

Heureux, ô mon Dieu, si à notre heure dernière, il nous est donné de baiser cette Croix de nos lèvres glacées; heureux si à ce moment suprême, il nous est donné de la presser amoureusement sur notre cœur! Pussions-nous, ô Jésus crucifié, rendre le dernier soupir entre vos bras, pour nous envoler de là dans le séjour de votre gloire! Ainsi-soit-il.

 AME EUCHARISTIQUE *Mère Marie de Jésus**Fondatrice de la Société de Marie-Réparatrice*

*(Suite)***Communion quotidienne-Epreuves.**

La seule consolation de la pieuse veuve était la communion de chaque jour. Son confesseur, le P. Bossaert, recteur du collège de Liège, lui accorda cette faveur, au lendemain du sacrifice qui avait pour jamais attaché à Dieu cette âme brisée et invincible.

D'autres peines et afflictions l'attendaient. On disait autour d'elle que ses communions quotidiennes achevaient de la tuer; on devinait ses aspirations vers le couvent et l'on prenait à tâche de les lui faire oublier. Ce qui déchirait surtout son cœur, c'est que ses enfants eux-mêmes soupçonnaient leur mère de vouloir les quitter pour s'enfermer dans un cloître. Un soir, Mme d'Hooghvorst lisait la Vie de Mme Acarie, devenue, dans l'Ordre du Carmel, la bienheureuse Marie de l'Incarnation. Son fils aîné Adrien entra; il avait alors dix ans. Adrien regarda le livre.

—Maman, que lisez-vous ?

—La Vie d'une sainte dame qui s'est faite carmélite.

A cette réponse Adrien fondit en larmes.

—Maman, vous aussi, vous pensez à vous faire religieuse et à nous laisser!

Un instant après, les trois autres petits arrivèrent et, voyant leur aîné tout en pleurs, ils voulurent en savoir la cause. Adrien la leur raconta; et tous les quatre, serrés autour de leur mère, mêlèrent leurs sanglots. Les deuils se multipliaient pour Mme d'Hooghvorst et la détachaient de plus en plus d'un monde où la mort vient si vite. Le 14 septembre 1850, la comtesse d'Oultremont, saintement préparée et assistée par sa fille, rendait son âme à Dieu; et dans la chambre voisine, le comte d'Oultremont, était à ce moment-là même, presque réduit à l'agonie.

Consolations.

A tous les chagrins d'Emilie succédait pour l'ordinaire quelque-une de ces visites de la grâce, où son cœur se reprenait à vivre. A quelques jours de là elle recevait de Rome l'autorisation de posséder le Saint Sacrement dans toutes les demeures où elle ferait son séjour, à la seule condition qu'il y eut une chapelle. Notre-Seigneur venait ainsi remplacer Lui-même auprès d'elle tous ceux qu'il lui redemandait.

Peu de temps après, Il lui faisait rencontrer le confesseur qui devait dorénavant la conduire au but tant désiré, le R. P. Petit, S. J. Dès cette première entrevue, et après quelques mots échangés, Mme d'Hooghvorst vit qu'elle était comprise et que, dans la voie de la Réparation, où la grâce l'attirait si fortement, elle aurait désormais un guide.

La baronne avait, comme elle l'avoue, faim et soif de recueillement, de solitude, d'existence cachée en Dieu. Jusque-là, elle employait aux bonnes œuvres tout le temps que la prière et l'éducation de ses enfants lui laissaient; mais elle aspirait à plus loin et à plus haut. En 1854 elle confia aux Jésuites l'éducation de ses deux fils, et sous prétexte de les accompagner, mais en réalité pour suivre plus librement les voies de Dieu, elle se résolut à

venir elle-même s'établir en France. Tout le monde autour d'elle s'opposa à cette détermination. Mme d'Hooghvorst était décidée; elle se sentait poussée vers la retraite, vers la pénitence, vers la Réparation.

D'ailleurs, un évènement important la confirma à tout jamais dans cette conviction: «1854, écrit-elle, bienheureuse année!» parce que ce fut l'année de l'Immaculée Conception. Le 8 décembre, jour où le dogme fut proclamé, Mde d'Hooghvorst, jouissant par avance du triomphe de sa divine Mère, passa trois heures en adoration devant le Très Saint Sacrement.

Ici nous n'avons qu'à transcrire. Son récit est sans doute la plus belle page de ses mémoires.

« Je vis cette divine Mère (quand je dis *je vis*, je rapporte simplement les images qui ont frappé les yeux de mon âme, et qui me restent très présentes) couronnée en même temps par la sainte Trinité comme Reine, comme Vierge et comme Mère.

«... Je demandai à Marie de me dire ce qu'elle voulait de moi pour son divin Fils et pour elle.

« Elle me dit alors que le désir de son cœur était celui-ci, et qu'elle me serait reconnaissante de le réaliser. Elle me fit remarquer que *Jésus, en remontant au ciel, n'avait pas quitté la terre*; qu'il n'en était pas de même pour elle et que son cœur de mère souffrait de ne plus être là pour l'entourer et le faire entourer d'adoration, de respect, de tendresse et d'amour; que ce qui l'affligeait profondément c'était les outrages, les sacrilèges, les profanations et les insultes de tout genre dont Jésus était comblé, sans qu'elle pût le consoler, l'entourer de son amour et de ses soins, pour guérir les blessures qui lui sont faites.

« Puis, avec ce cœur de mère qui oublie tout, et qui fait disparaître toutes les distances, -- et qu'est le cœur d'une mère à côté de celui de Marie? — elle me ténoigna *le désir de se voir remplacée sur la terre par des âmes qui auraient pour son divin Fils une tendresse et un respect tout spécial*; qu'elle serait heureuse de le voir entouré d'épouses fidèles, ayant pour Jésus cette délicatesse d'amour qui se trouve dans le cœur de la mère.

« Je promis tout à Marie; car mon cœur, mon âme, tout mon être était pénétré d'un sentiment de reconnaissance, d'amour, de douleur, qui me brisait, me confondait, me consolait tout à la fois.»

(à suivre.)

Le Vénérable Pierre-Julien=Eymard



Extraits d'un discours prononcé par Son Em. le cardinal Maffi, archevêque de Pise, au Congrès des Prêtres-Adorateurs d'Italie, en septembre 1913.



N France, à l'aurore de l'année 1811, deux femmes sont sur le point de ceindre la couronne de la maternité: à Paris, dans le palais impérial, Marie-Louise; à la Mure d'Isère, Marie-Madeleine Pelorce. Sur Paris sont tournés les regards du monde; on attend l'héritier de Napoléon qui portera le sceptre et règlera les destins de la terre: qui est-ce qui pense à La Mure? Politique et diplomatie, menées et ambitions, violences et faiblesses, passant pardessus les droits consacrés et les larmes de la douleur, avaient préparé le berceau de celui qui porta le nom de roi de Rome et qui semblait pouvoir par ses vagissements arrêter les nations et rappeler le soleil d'Austerlitz. Mais qui fait attention à La Mure? Peut-il de là sortir quelque chose de bon?... Pour le nouveau-né de Paris l'hommage et les vœux des puissants et des rois, les cortèges et les solennités qui étonnent la métropole habituée pourtant à des pompes d'une splendeur fantastique, la voix puissante des canons et celle plus forte encore des peuples qui éclatent en applaudissements; pour le nouveau-né de La Mure, qui pense à acclamer?... Mais laissez passer quatre ans, dix ans, vingt et un ans, et celui qui était à Paris un objet d'envie aura déjà perdu son sceptre à Waterloo, son père à Sainte-Hélène et la vie à Shoenbrunn et de lui il ne restera plus rien, tandis qu'autour de la tête de l'enfant ignoré de La Mure, s'ouvriront colo-

rées et parfumées les premières fleurs d'une couronne qui ne se fanera jamais.

L'humble paysanne de La Mure n'avait ni les salles superbes, ni les galeries d'un palais, ni un parc royal avec ses fontaines et ses allées pour adoucir l'anxiété des longues journées d'attente; il n'y avait point autour d'elle ces paroles pleines de sollicitude et d'égards venant d'une cour soucieuse de chasser l'ennui sous les roses de l'espérance: pour elle le monde n'avait que solitude, silence, abandon! Mais il y avait à La Mure une église, un autel et un tabernacle, et dans ce tabernacle une Hostie: c'est là que souvent et avec ferveur la pieuse chrétienne venait implorer et faire descendre le rayonnement de Jésus sur l'enfant chéri qui n'avait pas encore vu le jour!

... Un jour le Vénéralé écrira: « Je crois à une atmosphère de grâce autour de Très Saint Sacrement », et il recommandera aux mères, aux épouses, aux sœurs de communier pour créer à la maison une atmosphère où se respire l'Eucharistie. Se rappelait-il, en écrivant cette page, l'atmosphère dans laquelle sa tendre mère l'avait porté avant sa naissance pour lui faire sentir la présence de Jésus?

Et de ces faits qui précédèrent dans l'ombre et le silence la naissance du Vénéralé, se dégagent deux importants enseignements qui nous font bien comprendre quelle est la grandeur du tabernacle et quelle est aussi la grandeur de celui qui s'approche du tabernacle pour prier. Quand, pour nous faire sentir l'importance de l'adoration et combien est sublime le privilège d'une audience auprès du tabernacle, le Vénéralé Eymard nous dira: Oh! le grand honneur d'être admis en la présence du Roi! » ne portera-t-il pas notre esprit à faire une comparaison entre les trésors immenses et impérissables qui, d'un tabernacle humble et caché, lui vinrent à lui-même avant sa naissance, et la ruine infinie de celui qui s'était confié en tout ce que le

monde pouvait offrir de puissance et de dignité ? Quelques gouttes d'eau, et c'en fut assez pour faire pâlir le soleil d'Austerlitz, soleil humain qui déclina et disparut, tandis que la petite lampe du saint Tabernacle n'a connu ni déclin, ni ténèbres: dans les salles somptueuses se succédèrent avec éclat puis disparurent empereurs, présidents et rois, les couronnes s'élevèrent pour briller et bientôt s'éclipser, des pouvoirs s'imposèrent pour tomber peu après; mais le petit tabernacle resta et reste, et Jésus y réside et y règne, souverain des mondes et des siècles. Ah! mes frères, l'avons-nous étudiée, et méditée, et comparée, l'histoire des trônes et des rois et l'histoire des tabernacles et de Jésus ?

Si nous l'avons méditée, nous aurons alors compris la grandeur voilée, mais réelle, de l'âme qui gravite autour du tabernacle et y prie. Une planète est d'autant plus rapide dans sa course, plus riche de chaleur et de lumière, qu'elle est plus rapprochée du soleil: les âmes n'auront-elles donc pas d'autant plus d'élan vers la perfection et d'ardeur dans l'amour, qu'elles seront plus proches du tabernacle et de Jésus ?

L'orateur parle ensuite de la vocation du P. Eymard, des difficultés qu'il y rencontra; puis il passe à son apostolat.

Quelle fut sa règle pour vivre et pour faire vivre de Jésus?... La plante n'est que le développement de la semence; il n'y a pas d'autre chose dans la plante que l'extension des éléments déjà présents dans l'embryon. Ainsi la vie de notre Vénérable et toutes ses œuvres, si admirables d'intuitions et d'ascensions spirituelles, de travaux, d'immolations saintes ne sont pour moi que le développement de la parole simple et ingénieuse de cet enfant qui, âgé de quelques années seulement, va dans l'église de La Mure, durant les heures désertes et silencieuses, et, monté sur un escabeau derrière l'autel, les mains jointes et les yeux fixés sur le tabernacle, reste là longuement, puis

répond quand on l'interroge: « Je suis près de Jésus et je l'écoute! »

... Dans cette courte phrase est tout le secret des œuvres du P. Eymard devenu prêtre, et dans ce touchant épisode dont les anges de l'église de La Mure ont dû certainement être émus, se trouve la règle fondamentale de notre vie et le thème sur lequel tous nous devons constamment méditer. Etre près de lui et l'écouter: comme Marie qui choisit la meilleure part; comme Jean dans les confidences suprêmes de la dernière Cène; comme tous les saints, comme toutes les âmes qui furent grandes dans l'Eglise. Oh! la sublime parole de l'enfant aux yeux purs qui voient Dieu, la parole qui découle de l'Evangile, qui résume tout l'ascétisme et qui est le fondement de toute vie chrétienne et sacerdotale: être près de Jésus et l'écouter!

Est-ce que telle ne fut pas la vie du Vénérable Eymard ? Près de Jésus: et voici les premières et quotidiennes visites où les tendres mains de sa pieuse mère le portaient pour le faire vivre et respirer dans une atmosphère eucharistique. Près de Jésus: et voici la première communion suivie d'une action de grâces où l'enfant dépose dans le Cœur divin la résolution d'une fidélité constante et parfaite à la vocation sacerdotale. Près de Jésus: et voici le jeune séminariste qui, durant l'étude comme durant la prière, tourne toujours son âme et son cœur vers le tabernacle. Près de Jésus: et voici le prêtre qui durant de longues heures du jour et pendant des nuits entières, partout et jusqu'à la fin de sa vie, s'offrira pour brûler comme une lampe fidèle devant le Sauveur. Près de Jésus, et voici l'adorateur qui fait le vœu de mourir au pied d'un autel, victime d'amour pour son amour!

Et non pas seulement près de Jésus, mais encore attentif à l'écouter et à lui obéir. Les marbres du tabernacle, eux aussi, sont près de Jésus, mais ils sont froids et ne

palpitent pas et n'écoutent pas; et il y a de même des cœurs — disait en pleurant notre Vénérable — qui viennent près de Jésus et le reçoivent; mais pour lui ce sont des tombeaux, sans lumière, sans vie et sans amour! Entendre, écouter Jésus pour le comprendre et se donner et s'immoler à lui, voilà ce qu'était, pour notre Père Eymard, se tenir près de Jésus.

... Mais le Prêtre ajouta un commentaire à la parole de l'enfant, — un commentaire qui rappelle les plus suaves réflexions du curé d'Ars et est le fruit de méditations pleines de tendresse sur l'Eucharistie, — un commentaire par lequel notre Père nous donne comme lois spéciales l'*humilité* et l'*obéissance*, et nous invite à *confesser notre néant* et à nous *jeter en Dieu*, à nous anéantir comme l'escabeau de ses pieds, afin que Jésus puisse s'élever et régner sur un trône. Apôtre de la charité, exemple de modestie, de douceur et de toutes les plus belles vertus, c'est pourtant sur l'esprit d'humilité et d'obéissance qu'il insiste; il y revient fréquemment et avec des paroles toujours plus admirables; — mais que sont ces recommandations sinon l'interprétation de la parole de l'enfant: « je suis près de Jésus et je l'écoute »; Jésus le maître, moi serviteur; Jésus tout, moi rien: comment ne pas me décider à rester avec lui? Voilà la phrase: « Je suis près de Jésus ». Et s'il est le Verbe, la lumière, le guide, s'il s'immole perpétuellement pour mon salut, s'il est de plus mon modèle en s'abandonnant à moi perpétuellement et totalement, oh! quel autre que lui écouter, pourquoi ne pas assurer mon sort et lui rendre en quelque sorte amour pour amour en m'abandonnant à lui?

« Je suis près de Jésus et je l'écoute », a dit l'enfant — « humilité et obéissance », commente le prêtre: voilà la règle et la vie du P. Eymard.

Les Pâques de l'Adjudant.



'ETAIT un Samedi-Saint au soir.

Les cloches d'une petite ville de l'Ouest, où le héros de ce récit se trouvait en garnison, lançaient à toute volée leurs joyeux et triomphants alléluias, et les églises se garnissaient de nombreux fidèles désireux de purifier leur conscience.

Sur le chemin de la caserne, un homme, portant trente-cinq ans environ, marchait préoccupé. C'était un adjudant. Il n'avait pas l'aspect des vieux grognards, mais on le connaissait pourtant pour son amour du métier militaire et son aspect absolu de la discipline. En un mot, c'était un soldat.

A l'heure où nous faisons sa connaissance, ses pensées se livraient à un combat terrible qui, certes, n'était nullement prévu par les règlements de manœuvres aux mains du vieux sous-officier. Sa préoccupation était si grande qu'il laissait échapper, à haute voix et de temps à autre, quelques parties de son raisonnement, à tel point que celui qui aurait commis l'indiscrétion de le suivre aurait pu recueillir les mots: «faitement... a raison... le devoir, connais ça... mais quinze ans... c'est raide... et puis pas commode...»

Et tout en tirebouchonnant sa forte moustache, notre homme continuait son chemin.

Parfois, il s'arrêtait brusquement, les sourcils froncés, les poings fermés et on eût dit, en l'apercevant dans cette attitude, qu'il se préparait à recevoir dans de bonnes conditions un agresseur redoutable.

Quel était donc le singulier combat qui se livrait chez cet homme? Nous allons l'apprendre à l'instant.

C'est dominé par d'aussi graves préoccupations que notre militaire fit la rencontre d'un vieux camarade dont

il connaissait la fermeté des convictions religieuses. Ce fut pour lui comme une révélation. Sa physionomie devint aussitôt calme, puis rayonnante, et la satisfaction intérieure qu'il ressentit se manifesta par cette apostrophe: «Voilà mon homme!»

La conversation ne fut pas longue à entamer. Allant droit au but et se souciant peu des formules de politesse et des précautions à l'usage des diplomates, l'adjudant demanda simplement à son ami si la confession était facile.

L'autre, un peu interloqué de semblable question posée par un homme qui ne pratiquait plus sa religion depuis de longues années, semblait hésitant à répondre.

« — Commencez le feu, reprit le militaire. Expliquez-moi ça en deux temps. Ah! certes, avant mon mariage, il y a trois mois, je ne songeais guère à cette corvée! Depuis, j'ai écouté les théories de la femme; elle m'a rappelé ma jeunesse, les bons souvenirs de ma première communion, l'exemple de mes vieux parents, et moi qui depuis 15 ans suis déserteur, de ce côté-là, je me suis pris d'envie de revenir sur les rangs et de voir un curé. Ça été dur, mais pour moi désormais, c'est comme un ordre du rapport.

« A vrai dire, je suis redevenu comme un bleu dans la question, il me faut un instructeur sérieux pour m'indiquer la manœuvre. Vous êtes celui-là. Donnez-moi la consigne et je répons: Présent. Ah! toutefois, à propos de consigne, silence dans les rangs vis-à-vis de ma femme, au sujet de ma détermination. C'est une surprise que je lui réserve!

« Foi de soldat, j'aurais été bien près de faire demi-tour si je n'avais pas trouvé en vous quelqu'un de sûr à qui on peut confier le mot d'ordre comme à une sentinelle. Bien plus, vous vous doublez d'un éclaireur pour guider ma marche; c'est parfait; il ne me reste qu'à partir du pied gauche. Je vous écoute. »

Le lendemain, de bonne heure, l'adjudant était debout. Tout en sifflotant un refrain militaire, il procédait à une minutieuse toilette et revêtait son plus bel uniforme.

Sa femme ne put s'empêcher de lui manifester l'étonnement qu'elle éprouvait en le voyant agir de la sorte. Elle



s'attira cette simple réponse: « Je t'accompagne à la messe et puisque c'est grande fête, je me mets en tenue. » Un observateur attentif aurait remarqué le sourire malicieux qui accompagnait cette répartie.

Quelques instants plus tard tous les deux se trouvaient à l'église, et, dans la foule qui se pressait à la sainte table, on voyait, à côté d'une jeune femme versant des larmes de joie, un militaire d'une tenue irréprochable. Notre adjudant était conquis.

Au sortir de l'office, alors que l'épouse jetait à son mari un regard de tendre reconnaissance, on pouvait entendre dans la bouche de celui-ci cette digne et touchante parole: « Tu le vois bien j'avais raison de prendre une grande tenue »

Nous n'ajouterons qu'un mot: Ne nions pas l'influence de la femme chrétienne. ALLARD-LEFORT.

→ Chronique du Juvénat ←



Le jour de l'an.

En pleine nuit à 11½ hrs, le 31 décembre, voilà que la cloche du réveil retentit dans le dortoir. Est-ce le feu ou la guerre? Ni l'un ni l'autre; c'est tout simplement une invitation à aller terminer 1913 et commencer 1914 aux pieds de Jésus au T. S. Sacrement. Oh! la belle heure! Si l'adoration du jour est douce, celle de nuit est infiniment plus délicieuse encore. Le calme, le recueillement, le mystérieux de la nuit prédispose admirablement l'âme aux épanchements intimes et aux divines émotions... Venez vite, beaux jours du Noviciat et de la Vie Adoratrice, où nous pourrons aller chaque nuit couler une heure de ciel auprès du Divin Roi de l'Hostie! Cette heure fila donc comme l'éclair et nous regagnâmes nos petits lits blancs...

Le lendemain matin, au réveil, une même vision passe devant tous les regards: c'est celle de la douce Maman. Un instant l'on se revoit au foyer, dans les bras de cette chère mère, qui nous couvre de caresses et de baisers; aux genoux de ce bon Papa, qui nous bénit; au milieu des frères et sœurs, qui nous sourient. Cette vision trop prolongée risquerait de faire poindre des perles à nos yeux. Mais tout disparaît devant un vigoureux coup de cloche, qui nous appelle au doux Banquet de la Communion. Et c'est là que Jésus nous console suavement d'être loin des nôtres pour l'amour de Lui.

Il va sans dire que c'est congé toute la journée. Dans l'après-midi, une grosse tempête..... de bonbons! Oui, il a neigé des bonbons sur toutes les tables de la salle de récréation. Nous ne nous faisons pas prier pour enlever la neige! Quelle main charitable a bien voulu nous procurer cette petite douceur? Nous l'ignorons, mais Dieu la connaît et c'est à Lui que nous demandons de solder notre dette envers elle.

Tout le jour, les Religieux, Pères et Frères, sont avec nous et s'évertuent à nous récréer. Ils y réussissent si bien que la journée nous semble trop courte et que le soir nous demandons et obtenons la permission de veiller jusqu'à onze heure. Somme toute: jour de l'an superbe. Merci, mon Dieu!....



Fête Patronale.

Connaissez-vous, chers lecteurs, cet aimable jeune homme, qui au temps de Rome encore païenne, avait reçu, à cause de sa piété, l'honneur périlleux de porter la sainte Eucharistie aux chrétiens condamnés à mourir? Un jour, il s'en allait sur la place publique, doux et recueilli, croisant sur sa tunique ses bras que nul fardeau n'avait lassés encore... Une troupe d'enfants païens l'appelle au passage; mais, fidèle au Dieu qu'il porte caché dans l'Hostie, Tharcisius passe son chemin. Les jeunes païens soupçonnent alors que l'enfant cache les mystères des chrétiens. Ils le somment avec menaces de leur montrer ce qu'il presse sur son cœur: Tharcisius refuse, on l'assaille, on le soufflette, on lui lance des pierres, on le met à mort. Tharcisius meurt, baigné dans son sang, mais il n'a pas trahi son Dieu et il conquiert la première couronne des martyrs de l'Eucharistie.

Eh bien! chers lecteurs, cet héroïque jeune homme a été choisi comme patron du Juvénat. Pouvait-on jamais faire un plus heureux

choix ? Nous vous avouons que nous l'aimons éperdument; nous en sommes fiers, presque orgueilleux. Aussi célébrons-nous sa fête avec tout l'éclat possible! Cette solennité eut lieu le 19 janvier. Pendant le jour c'est le côté religieux qui domine. A 9hrs, messe solennelle avec chants en partie; dans l'après-midi, à 2½hrs vêpres chantées, suivies du sermon. Puis vient le salut du T. S. Sacrement, où l'on entend de la superbe musique grégorienne.

Dans la soirée, notre académie S. Jean (société littéraire du Juvénat), a admirablement bien interprété un drame intitulé: « *Les pïastres rouges.* » C'est l'histoire d'un prodigue, qui assassine son frère pour avoir son héritage, qui vit ensuite bourrelé de remords, et meurt enfin poignardé par celui-là même qui l'avait poussé au crime. Heureusement, le pauvre prodigue se convertit en mourant et ainsi l'impression qu'il laisse est plus douce. La pièce était belle et l'on peut dire que tous les acteurs se sont élevés à la hauteur de leur rôle respectif. « Je voudrais bien qu'il y eut des séances tous les soirs, disait naïvement le Benjamin du Juvénat après la pièce. C'était là, pensons-nous, le sentiment de plus d'un des assistants — Et tout cela c'est à la gloire de notre Saint Patron. Vive Saint Tharcisius!

Des Verrières.

Nous ne nous étions donc pas trompés en vous disant, dans notre dernière chronique, que le Bon Dieu nous enverrait des verrières pour notre chapelle: trois sont déjà arrivées. Comment nous viendront les trois autres ainsi que l'autel de l'Exposition du T. S. Sacrement ? Nous l'ignorons; mais nous savons que Jésus parlera encore au cœur de ses amis et leur inspirera de faire un de ces pieux cadeaux à notre sanctuaire d'adoration.

Nota Bene.

Nous espérons que tous les Bienfaiteurs et amis de l'« Œuvre du Sacerdoce » n'oublieront pas que sonnera bientôt l'heure des « Œufs de Pâques. » Quoi ? Les Juvénistes en reçoivent-ils ? Certainement. Seulement, les « Œufs de Pâques » que nous recevons, nous, ce sont des abonnements à « l'Œuvre du Sacerdoce ». Si l'on s'abonne pour une année, l'on envoie un "petit Œuf:" dix centins; si l'on veut s'abonner à perpétuité, l'on donne un "gros Œuf:" cinq dollars. En retour, le Bienfaiteur participe pendant une année ou pour toujours, selon le cas, à tous les mérites des Religieux et des Juvénistes ainsi qu'à de nombreuses indulgences. Qui donc parmi vous refuserait d'envoyer au moins un "petit Œuf de Pâques," aux Juvénistes du T. S. Sacrement. Merci d'avance.

Les Juvénistes du T. S. Sacrement,

